

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

5 sept 2020 – 7 fév 2021



DOSSIER DE PRESSE

SILVIA COSTA

Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Nora Fernezelyi - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13



SILVIA COSTA

Comédie de Samuel Beckett

suivi de *Wry smile Dry sob*
de Silvia Costa

Comédie : Mise en scène, **Silvia Costa** // Texte, *Comédie* de Samuel Beckett // Avec Clémentine Baert, Jonathan Genet, Carine Goron

Wry smile Dry sob : Scénographie, mise en scène et chorégraphie, **Silvia Costa** // Avec Clémentine Baert, Clémence Boucon, Flora Gaudin, Jonathan Genet, Carine Goron, Garance Silve // Composition musicale, Nicola Ratti // Costumes, Laura Dondoli // Dramaturgie, Stephanie Grève // Collaboration artistique, Rosabel Huguet Duenas

Production La Comédie de Valence, centre dramatique national Drôme-Ardèche; Théâtre Garonne - scène européenne (Toulouse) // Coproduction Les Spectacles vivants - Centre Pompidou (Paris); Festival d'Automne à Paris // Coréalisation Les Spectacles vivants - Centre Pompidou (Paris); Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien de King's Fountain // Avec le soutien de l'Adami

KING'S FOUNTAIN



Spécialement recréée en français, la pièce en deux parties de Silvia Costa articule la représentation d'un drame de Samuel Beckett à sa réinterprétation dans une installation musicale, visuelle et chorégraphique. Dans ce huis clos où tout se répète, la comédie confine à l'ironie et le sourire au sarcasme.

Silvia Costa met en scène *Comédie* de Samuel Beckett dont les trois protagonistes, morts, ruminent leur vision du trio amoureux qui les a unis. Bloqués dans une boucle temporelle, chacun relatant son histoire depuis sa seule perspective, sans interaction avec les autres, ils offrent l'occasion de méditer sur cette impossible fin et sur la solitude à laquelle elle les condamne. L'artiste italienne rend ainsi sensible le sentiment éprouvé par eux que « non seulement tout révolu, mais comme si... jamais été », une réplique prononcée en début de pièce qui exprime avec une concision frappante le tragique de leur condition. Ont-ils fait les bons choix de leur vivant ? Leur disparition les affranchit-elle des tumultes de l'existence ? Dans cette spirale désespérée de la jalousie, de l'amour déçu et de la trahison, seul le ressassement permet d'occuper ce temps vide. Dans la deuxième partie, trois danseuses prennent possession de l'espace comme autant de projections de leurs subconscients. Elles évoluent d'une façon plus organique dans un dispositif chorégraphique et sonore, conçu en collaboration avec Nicola Ratti. Aussi sensuelle qu'abstraite, la composition musicale accompagne ce théâtre de gestes et d'actions qui tourne au ralenti. Au centre de la scène, un enchevêtrement resserré de meubles vintage constitue une impasse domestique dont les éléments menacent de s'effondrer, tandis que les costumes, tout en « déconstruction », ménagent des accès aux corps, fenêtres ouvertes sur leur intériorité. À l'image de la scénographie, le piège se referme alors sur le spectateur, pris en étau entre rires et larmes.

CENTRE POMPIDOU

Ven. 4 au lun. 7 décembre
Ven., sam. et lun. 20h30, dim. 17h

14 € et 18 € / Abonnement 14 €
Durée : 50 minutes

Dates de tournée après le Festival d'Automne :

deSingel, Anvers, Belgique - 11 novembre au 12 décembre

Contacts presse :

Festival d'Automne

Christine Delterme, Lucie Beraha
01 53 45 17 13

Centre Pompidou

Opus 64 : Arnaud Pain, Aurélie Mongour
06 75 23 19 58 | a.pain@opus64.com
06 72 07 56 16 | a.mongour@opus64.com

ENTRETIEN

Vous partez ici d'un texte de Beckett, Comédie. Qu'est-ce qui a motivé ce choix d'œuvre ? Et quels liens peut-on établir entre deux vos deux théâtres ?

Sylvia Costa : Ce projet répond à une proposition de Stephanie Gräve du Vorarlberger Landestheater de Bregenz, en Autriche. Elle venait de voir une de mes créations et y avait repéré des points de connexions, des correspondances entre la forme sèche, minimaliste de Beckett et mon propre travail. Je dois dire que c'est un auteur que j'aime depuis toujours, mais je n'avais jamais osé penser à le mettre en scène jusqu'ici. J'ai donc tout lu, relu, ou presque, et je me suis arrêtée sur un texte spécifiquement destiné au théâtre (c'est important pour des questions de droits). J'ai aussi découvert que la narration avait une forte connexion avec le vécu de Beckett. Il était alors lui-même traversé par un doute, divisé entre deux femmes, il devait prendre une décision. On lit dans ses notes que c'était le seul moment de sa vie durant lequel il a pensé au suicide. L'état de contrainte, de ne pas arriver à s'extraire d'une situation inextricable, ces thématiques de la boucle, résonnaient fortement en moi. Quelle est la solution qu'il propose ? Il y a cette réplique dans le texte que j'aime beaucoup et qui renvoie à cette terrible recherche de salut : « ...non seulement tout révolu, mais comme si... jamais été ». Il ne s'agit pas simplement d'oublier, de laisser le temps passer, mais encore de faire comme si rien n'était jamais arrivé. Ses personnages continuent à se tourmenter même dans la mort, sans jamais parvenir à faire un choix. L'attente et l'indécision sont dans beaucoup de textes de Beckett, mais la façon dont il met ici en scène cette incapacité m'a particulièrement touchée. Peut-être à cause de cette relation au vécu, je me sentais très empathique avec les personnages, avec le poids qui les accompagne. Ce qui est très fort chez Beckett c'est qu'il se concentre sur le principe psychologique plus que sur la cause qui le provoque.

Le spectacle se compose de deux parties : la première théâtrale, la seconde davantage portée sur la danse, comment pensez-vous leur articulation ?

Sylvia Costa : Beckett fait répéter le texte deux fois pour représenter cette boucle, cette sensation d'un cul-de-sac infini. C'est à cet endroit que je me suis introduite, comme un passage supplémentaire, un tour en plus ajouté à cette machine qui tourne à vide. Dans la première partie, Beckett présente la situation : chaque personnage raconte les faits de son propre point de vue, l'un après l'autre, l'un sur l'autre. Ils ne sont selon ses notes que des têtes sans corps cachés dans des vases. Dans la seconde, les personnages n'ont plus de mots mais ils ont un corps. Le texte dit déjà tout sans avoir besoin d'être entendu. Il s'incarne dans une situation corporelle, dans des gestes, des contacts, des liaisons. Je n'ai repris qu'un seul fragment textuel, celui où « Homme offre du thé » à « Femme 2 » en lui demandant : « Zucker ? Milch ? Zitrone ? ». Cette unique réplique suffit pour comprendre que, même s'ils ne parlent plus, les personnages restent dans la même boucle dans laquelle les avait placés Beckett.

Que produit ce passage du texte au corps ?

Sylvia Costa : Je conçois cette seconde partie, non pas comme un ajout additionnel, mais comme une manière de poursuivre l'entreprise de dislocation de Beckett. La parole porte déjà une mémoire corporelle, même si les corps sont en morceaux, je ne fais qu'assumer cette fragmentation et appuyer cette immanence du corps dans le discours. Dans *Comédie*, les acteurs sont des visages sans corps, moi, je mets en scène des corps sans voix. La langue est ici une épiphanie, elle ne va pas sans une manière précise de la porter, de jouer. Le rythme resserré demandé aux acteurs selon les notes de Beckett est fondamental, c'est presque un concept dramaturgique : il ne faut pas laisser la place à la construction de la pensée. C'est un flux sans pauses. Les mots fusent et débordent de toutes parts, comme dans notre esprit. C'est une langue mentale.

Que figure pour vous ce trio de danseuses ?

Sylvia Costa : Elles tiennent du domaine du subconscient. Figures du fantôme, de l'obsession, du désir. Comme un surplus de vie qui se produit, comme de la chair qui prend possession de l'espace, submerge et habite les personnages. Ils sont comme possédés, hantés par ces autres qui semblent agir à leur place et mettre en vibration leur réalité. Leurs actions sont en effet comme des traces des dialogues, elles en redoublent le récit et installent un jeu d'associations, de résonances ou de synesthésie entre les deux parties. Les danseuses sont aussi l'incarnation de leur incapacité à choisir, elles représentent la pulsion profonde qui s'exprime quand on est pris entre deux feux. Elles peuvent subrepticement ajouter aux corps des protagonistes un bras, une jambe ou même jouer avec leurs pieds. Comme un trouble de la vision, elles multiplient les extrémités des personnages, matérialisent les forces qui les font bouger, elles marchent avec eux, les embrassent, les regardent.

Mise en exergue dans les deux titres du projet, l'ironie tient-elle la même place dans les deux parties ?

Sylvia Costa : La puissance de Beckett réside dans sa capacité à exprimer toute l'ironie de la vie dans une forme très dure et sèche. Elle se niche dans des choses très simples, légères, quotidiennes, mais traduites dans cette langue incisive, elles deviennent des marques profondes, des blessures. Beckett met en crise notre réalité mais en même temps, il nous réunit autour d'éléments familiers, que nous connaissons, de sorte que l'ironie, même si elle est âpre, se donne toujours sous des apparences lointaines. C'est au fond le comique, le rire devant la chute, qui cache la tragédie.

Pourquoi avoir répondu à l'économie de paroles, voire aux silences de Beckett, par une création sonore ? Comment s'est organisée la collaboration avec Nicola Ratti ?

Sylvia Costa : Nicola Ratti, avec qui j'ai déjà collaboré, a créé une partition avec très peu de choses qui place immédiatement le spectateur dans un état empathique et sensoriel. Ce sont des bruits qui n'ont rien d'ornemental, mais qui sont déjà de la musique. J'avais envie de faire entendre le son de l'espace, celui dans lequel évoluent les personnages. Nous avons travaillé sur des sonorités domestiques, des bruits de la maison (du bois qui craque, des pas...) qui mis en boucle, créent une mélodie raréfiée. La source du son est intimement connectée

à l'espace, la composition est en cohérence immédiate avec ce que le spectateur voit sur scène. On a décidé d'utiliser des dispositifs sonores, appelés transducteurs, directement fixés à l'intérieur des meubles, et qui peuvent, à travers certaines fréquences, les mettre en vibration. Il y avait la volonté de séparer ce qui vient de l'intérieur des corps de ce qui les entoure. Avec Nicola, on travaille par images, en synesthésie. Je lui décris des sensations, des concepts, à partir desquels il compose. Les choix de diffusion sonore sont également fondamentaux parce qu'un son peut être perçu de plusieurs façons et produire des sensations assez différentes.

La musique redouble le ralentissement des corps, une lenteur qui vous est habituelle mais qui rencontre pour la première fois celle de Beckett. Quel rapport au temps construisez-vous ici ?

Sylvia Costa : On est sans doute ici dans quelque chose de moins lent que dense. C'est mon style, je ne vois pas les corps bouger avec vitesse, j'ai besoin qu'ils impriment leur trace au plateau. Ici, alors que c'est la première fois que j'aborde un texte aussi narratif, cet effet d'étirement est sans doute encore plus fort que dans d'autres créations. Il me semble que la lenteur des gestes entraîne celle du regard, le cerveau ralentit quand il s'arrête sur des objets, elle permet à notre attention de se fixer.

Les costumes introduisent un jeu entre le dissimulé et le découvert, l'intérieur et l'extérieur, comment les avez-vous pensés ?

Sylvia Costa : Les costumes réalisés avec Laura Dondoli sont des prétextes à actions, ils ont un intérêt chorégraphique et dramaturgique. À l'image des meubles qui cachent des doubles fonds, des ouvertures inattendues, je les voyais aussi comme de potentiels éléments de révélation d'un intérieur, de l'âme de personnage, comme un jeu de magicien. Conçus avec des parties qui s'ouvrent, des morceaux qui s'enlèvent, des doubles couches qui se révèlent, des tiroirs et des recoins cachés, ce sont de véritables fenêtres ouvertes sur l'intérieur des corps. Ce sont des objets complexes, composés de plusieurs matériaux, qui sont fait pour se déconstruire, se fragmenter, comme les personnages.

Ils répondent donc à la scénographie et à son jeu d'emboîtement qui enferment l'action : à quoi correspond cette atmosphère anxieuse ?

Sylvia Costa : Il y a en effet quelque chose qui relève de l'étouffement. Les personnages sont comme asphyxiés par les meubles et écrasés par le corps des danseuses. Je voulais traduire par-là, la sensation que produit l'incapacité à choisir, cette situation instable qui ne te laisse ni sortir, ni respirer. Cela se traduit aussi dans le choix chromatique, cette non-couleur qu'est le beige, déclinée des meubles au rideau, pour créer un effet de ton sur ton, ou encore dans la moquette, un matériau étouffant, comme si les personnages se fondaient dans leur environnement. Les meubles sont également anciens, en bois, je voulais qu'ils aient un vécu, qu'ils puissent représenter cette histoire dont les personnages sont prisonniers. Je vois enfin le plateau comme un espace mental avec ses fragilités et ces zones d'ombres. Il y a toujours quelque chose qui nous échappe, d'irréel ou d'irrationnel, et qui peut-être nous menace.

Tout aussi asphyxiants, le ressassement du passé et la redite du texte font de la répétition un principe directeur : comment se traduit-elle sur scène ?

Sylvia Costa : La répétition est présente dans ma façon de concevoir la scénographie, partagée en trois espaces. Les meubles imbriqués les uns dans les autres sont concentrés au milieu du plateau, en un espace central qui à la fois rassemble et sépare les trois personnages. Ce noyau mobilier instaure un mécanisme de rotation, les personnages doivent en effet tourner autour pour prendre possession de l'espace. Dans la gestuelle, cela se traduit dans une mécanique proche du mouvement d'une horloge : seul ou en couple, de manière synchronisée ou pas, l'un pouvant se substituer à l'autre, la chorégraphie dessine comme un engrenage, une géométrie itérative. La récurrence se retrouve également dans un jeu d'empreintes gestuelles laissées par un personnage et réutilisées par un autre, qui construisent un système récursif et stratifié : on revient dans le même espace, on continue à répéter les mêmes situations, les mêmes actions, les mêmes erreurs.

Comment sort-on de la boucle, ce spectacle a-t-il une fin ?

Sylvia Costa : La fin est ouverte car chez Beckett, tout revient toujours. Je voulais néanmoins ajouter quelque chose à cette boucle parfaite. L'espace se met à trembler, tout tombe, les habits sont en lambeaux. Cette boucle traumatique ne peut pas laisser les corps indemnes, ils doivent en porter la trace. La répétition n'est donc pas un simple retour à l'identique, elle est aussi décomposition, dégradation, consommation.

Propos recueillis par Florian Gaité, avril 2020

BIOGRAPHIE

Tour à tour auteure, metteuse en scène, interprète ou scénographe, Silvia Costa propose un théâtre visuel et poétique, nourri d'un travail sur l'image comme moteur de réflexion chez le spectateur.

Elle se fait connaître avec des performances : *La quiescenza del seme* (2007), *Musica da Camera* (2008), *16 b, come un vaso d'oro adorno di pietre preziose* (2009) et *A sangue freddo pour le Uovo* (2015).

Sa première mise en scène, *Figure* (2009) remporte le prix de la nouvelle création du Festival Uovo de Milan. Suivent *La fine ha dimenticato il principio* (2012) et *Quello che di più grande l'uomo ha realizzato sulla terra* (2013). C'est avec cette pièce, finaliste du prix du scénario au Festival des collines de Turin, qu'elle fait ses premiers pas sur les scènes françaises en tant que metteuse en scène.

Ses dernières mises en scène - *Poil de Carotte* d'après Jules Renard (2016) et *Dans le pays d'hiver* d'après *Dialogues avec Leuco* de Cesare Pavese (2018) - sont toutes deux présentées au Festival d'Automne.

Parallèlement à ses performances et pièces de théâtre, elle crée des installations pour le jeune public. Ces installations, accompagnées d'ateliers, sont conçues comme une expérience concrète et sensorielle où les enfants font l'expérience d'une compréhension intellectuelle et pratique de l'art. Depuis 2006, elle contribue en tant qu'actrice et collaboratrice artistique à la plupart des créations de Romeo Castellucci pour le théâtre et l'opéra.

Silvia Costa au Festival d'Automne :

- 2016 *Poil de Carotte* (Nanterre-Amandiers ; La Villette / WIP ; La Commune - CDN d'Aubervilliers ; Théâtre Louis Aragon - Tremblay ; L'Apostrophe - Cergy)
- 2018 *Dans le pays d'hiver* (MC93)



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
festival-automne.com

Visuel de couverture :

Sammy Baloji, *Ekibondo Court revisited*

Photomontage de l'installation (fresque) pour l'exposition *Congo Art Works*, Palais des Beaux-Arts (BOZAR), Bruxelles, 7 octobre 2016 – 22 janvier 2017 en collaboration avec l'Africa Museum.

Design et production : Orfée Grandhomme & Ismaël Bennani pour Sammy Baloji / Twenty Nine Studio